bec de la poule ; une autre méthode consiste à ne donner à manger aux sujets atteints de cette maladie autre chose que des plumes et à les séparer d'avec les autres. Ces habitudes ne seront pas contractées si l'on a soin de tenir les pondeuses en petit nombre et de les nourrir convenablement.

Choses à noter.—Quelques-unes des choses qu'on ne doit point oublier, c'est :

1. Faire pondre les poules lorsque les œufs se vendent le plus cher.

2. Faire pondre et couvrir quand les œufs sont bon marché.

3. Faire pondre les poules d'une race non couveuse tandis que les couveuses couvent, et couvrir ainsi la dépense de ces dernières poules.

4. Elever autant de poulets que possible et aussitôt que possible dans la saison. Tous représentent autant d'argent.

5. Garder toutes les poulettes. Elle valent chacune \$2. comme devant être de précoces pondeuses en hiver.

6. Se débarrasser de toutes les poules âgées de plus de trois ans, soit en les tuant ou de toute autre manière.

7. Elever pour le marché les poules des races qui donnent le plus de chair. Les nourrir de façon à ce qu'elles acquièrent le plus de poids possible.

8. La volaille bien engrainée et bien préparée rapportera les prix les plus élevés chez les meilleures pratiques.

9. Celui qui n'a pas l'habitude de cette industrie doit commencer en petit. Apprendre à retirer quelque profit d'un petit nombre, qu'il peut augmenter ensuite.

10. Ne pas négliger les petites choses essentielles pour réussir, telles que de fournir régulièrement aux pondeuses de la chaux, du gravier, de la viande, abondance d'eau claire, du vert, une caisse à poussière, etc., etc.

11. Tenir un compte exact de chaque centin de la dépense et de la recette. Débituer la volaille de toute la dépense et la créditer de toute la recette. Les déjections à 75 centins le baril contribueront largement à payer la nourriture.

Doit-on étudier l'agriculture avant de cultiver ?

Personne que je sache ne pourra nier qu'il faut apprendre son métier avant de le pratiquer d'une manière fructueuse, et certainement personne non plus ne fera exception pour ce qui regarde l'état le plus important et le plus répandu de tous.

Un fermier, dans la plupart des pays de petite culture, fait son éducation agricole en conduisant d'abord des chevaux, en labourant, en fauchant, en exécutant tous les travaux champêtres ; mais il ignore complètement pourquoi il fait telle ou telle culture. Il ne connaît ni la terre qu'il remue, ni les plantes qu'il cultive. Il ignore complètement aussi les plus simples lois de l'organisme animal, et je ne dirai pas les premiers rudiments de la chimie, mais les combinaisons les plus ordinaires qui se font chaque jour sous ses yeux. Aussi, terres, plantes,

animaux, fumiers, tout est traité de la même manière, c'est-à-dire un peu au hasard.

Ces hommes ignorants peuvent bien, il est vrai, devenir des praticiens distingués à force de pratiquer, ou avec une intelligence exceptionnelle ; mais lorsqu'ils sont parvenus à ce degré d'instruction pratique, leur vie s'est en partie écoulée en efforts inouïs qu'ils n'auraient pas eus à faire si des principes simples, élémentaires, leur eussent ouvert le chemin autour duquel ils ont eu tant de fois à tourner.

J'ai entendu dire, comme objection à l'enseignement agricole, que l'on voit plus souvent arriver à la ruine les gens qui veulent cultiver par A plus B que les simples cultivateurs ignorants.

Ce ne sont pas là des objections sérieuses. Un praticien qui trace son pénible sillon avec économie et même parcimonie, qui n'avance un pied que lorsque l'autre est bien posé, se ruinera difficilement, il est vrai ; il gagnera sa vie et peut être quelque chose de plus, tandis que l'homme entreprenant, à l'imagination ardente, qui, sans trop les connaître, s'appuiera sur des principes qu'il n'aura pas assez pesés, fera souvent fausse route, et arrivera promptement à sa perte, parce que les essais mal faits sont ruineux dans notre métier. Mais cela tient à l'homme, et non à la science.

Le premier, avec des connaissances, eût réussi plus complètement ; le second, sans connaissances, eût plus mal réussi encore.

On l'a dit avec une grande vérité, les deux états les plus communs sont ceux d'agriculteur et de médecin. Pas une personne qui ne vous donne un remède contre la maladie dont vous vous plaigniez, ou qui ne vous conseille une pratique pour la culture de votre champ.

L'homme qui a rêvé le soir qu'il doit être agriculteur, le lendemain pourra bien faire de belles choses, mais à côté il en fera de très-mauvaises.

Je reviens donc à mon dire : pour être médecin, il faut avoir étudié la médecine ; pour être agriculteur, il faut avoir étudié l'agriculture.

On cherche depuis longtemps la cause de la dépopulation des campagnes et de la tendance qu'ont les agriculteurs à devenir citadins. Il me semble qu'il ne faut pas grand effort d'esprit pour voir où est le mal quand on descend au fond des choses.

L'agriculture abandonnée depuis longtemps à elle-même, sans instruction, est devenu la plupart du temps le métier de ceux qui ne veulent ou ne peuvent faire autre chose. De là son état d'infériorité relative, de là les faibles bénéfices réalisés par le cultivateur et la modicité des salaires qu'il peut payer à ses ouvriers.

Dans un tel état de choses, peut-on dire à cette classe d'hommes si utiles : " Vous ne sortirez pas de votre métier. Les industriels gagnent beaucoup ; les hommes en place ont de beaux appointements qui leur permettent de se donner de grandes jouissances ; mais vous êtes nécessaires à la société entière ; il faut que vous continuiez, vous et vos enfants, votre humble position ? " Autant